

charnu et grave, portant un long imperméable noir plein de galons dorés, un képi trop grand et des gants de cuir, s'acquitta de sa tâche avec minutie. Il balançait l'urne avec des gestes lents de semeur, à une vingtaine de centimètres au-dessus du gazon, chaque mouvement étant également mesuré, également long et également lent, comme s'il savait que c'était une perfectionniste qu'il confiait ainsi aux éléments. Et pourtant, quand je vis le motif carré régulier qu'il avait ainsi tracé, je ne pus empêcher deux pensées de me venir à l'esprit. La première : c'était tout de même riquiqui. Selon moi, elle avait toujours pensé qu'elle remplirait la pelouse entière. La seconde : après que les gens présents eurent chacun puisé dans une petite corbeille une poignée de pétales et l'eurent confiée à la petite brise qui se levait et au magnifique gazon et après qu'ils eurent ensuite rendu leur dernier hommage d'un signe de tête et se furent éloignés, chuchotant entre eux ou pleurant sur une épaule, je me dis qu'elle n'aurait pas aimé voir l'état dans lequel était laissé ce solitaire petit carré d'elle-même. Soulevé de-ci de-là par le vent léger, entouré d'un essaim désordonné de pétales de fleurs. J'ose parier que les doigts lui auraient dérangé d'aller chercher balayette et pelle et son aspirateur en sus. On ne pouvait vraiment pas dire que ça faisait propre, toutes ces poussières et ces pétales négligés sur ce gazon magnifiquement entretenu, digne d'un jardin anglais.

(Je les ai surpris tous deux dans cette sorte d'aburde rage de nettoyage, un jour où j'avais enfin organisé un barbecue pour mes amis dans ce foutu bungalow que je m'étais laissé fourguer par eux. Il était convenu qu'ils ne se mêleraient de rien et que je préparerais et organiserais tout. Mais lorsque je suis arrivé en voiture

dans la petite allée, je l'ai aperçue, elle, en maillot de bain, sur le dangereux toit incliné, en train de récupérer avec acharnement les panneaux ondulés roses sur lesquels ci et là poussait un peu de mousse. Moi [criant mon indignation] : « Tu crois vraiment que mes amis vont vérifier que ton toit est assez propre avant de commencer leur barbecue sur la pelouse ? » Elle [criant en retour] : « On ne sait jamais avec les amis que tu as. Il y en a parmi eux qui savent mieux récupérer et couvrir que moi. » Pendant ce temps – personne ne le croit quand je le raconte, mais c'est vrai – mon père passait le gazon à l'aspirateur. Il y avait par-ci par-là quelques fleurs tombées du cerisier du Japon. Elle : « Si je le lui fais faire au râteau, ça va durer tout un temps, tu le connais, non ? » Mais chaque fois qu'il tournait le dos avec son aspirateur à la main, de nouvelles fleurs de cerisier tombaient derrière lui sur le tapis de gazon fraîchement aspiré. J'ai dû couper l'électricité, sinon il aurait continué à aspirer, sur l'ordre de sa Josée, pendant que nous étions à table.)

(Puisque je parle de cela et que ce livre, roman ou pas, marche enfin vers sa conclusion, je puis ajouter ceci. Nous, ses enfants, son nouveau monde, nous avons fait des efforts désespérés pour les convaincre tous deux des avantages des temps nouveaux, comme ils nous avaient transmis eux-mêmes la connaissance de leur époque. Nous leur avions acheté un lave-vaisselle pour un anniversaire de mariage. Après quelques semaines, ils ne l'avaient pas encore utilisé une seule fois. « C'est juste bon à consommer de l'eau et de l'électricité [elle, elle, elle], et ce ne sera jamais aussi propre qu'à la main. » Nous lui fîmes promettre qu'elle essayerait au moins une fois cette machine. Elle obéit. Elle fit d'abord

la vaisselle à la main, plaça tout le bazar dans la machine et refit la vaisselle. « Comme ça tout le monde est content ! »

Nous tentâmes aussi de les convaincre d'engager une femme de ménage pour les aider dans les travaux lourds, récurer le sol, laver les vitres et les vitrines. Ils récuraient et lavaient tout avant que cette femme n'arrive et ensuite ils l'aidaient à tout nettoyer une seconde fois. (« Je ne tiens pas à ce que cette fille aille raconter à tout le quartier que nous sommes des gens sales. »

Après chacun des deux enterrements il y eut un banquet copieux pour des dizaines de personnes dans l'établissement qui portait le nom du logis de *Van den Vos Reynaerde*, là même où, pomponnée comme *La Belle du Bal*, elle avait fait sa dernière apparition publique. Les deux fois, ce qui restait de la famille ouest-flandrienne de mon père vint fidèlement de Middelkerke, Torhout et alentours pour fêter ces adieux par un repas de trois services, plus dessert, plus café avec cognac et *mignardises*. Non seulement la recherche d'un compromis mais aussi la célébration d'une existence richement remplie nous réussit mieux quand nous avons l'estomac bien rempli, un verre de cognac et un cigarillo à la main et que nous sommes entourés de langues amies qui se lâchent et narrent en détail des récits qui sont nécessaires en un jour comme celui-là.

Pourtant il y a des traditions dont on peut se détacher sans regret. Les fleurs qui normalement, après chaque enterrement, sont emportées au cimetière où on les

laisse au bord de la tombe, sont restées dans les deux cas dans l'église en briques du Sacré-Cœur.

C'était d'ailleurs la première fois que, quoique seulement poussiéreuse et cendre, elle pénétrait à nouveau dans l'église où son Plus Difficile avait été encensé deux fois, une fois littéralement et une seconde dans les paroles de son patron hollandais. Elle n'a jamais écouté la cassette de cette oraison funèbre. (Un jour, la cassette s'est démolie. Elle était coincée, on n'arrivait pas à la retirer de l'appareil et quand cela réussit enfin, il apparut que l'étroit ruban magnétique brun avait quitté sa boîte de plastique et s'était déroulé et entortillé dans les entrailles du lecteur de cassette. Elle, ma mère, en parut soulagée. Et plus encore quand son Roger, malgré ses longs efforts pour faire tourner l'une des petites bobines avec un crayon, ne parvint pas à ré-enrouler la bande. Il finit par tout jeter. De toute façon, il connaissait tous les mots par cœur.)

Son urne était sur un piédestal devant l'autel. L'endroit même où avait été placé le cercueil de son fils vingt-cinq ans auparavant. L'endroit où, deux ans plus tard, se trouverait l'urne de son mari. Depuis ces dernières funérailles, et ceci est précisément où je veux en venir, il y a notablement moins de fleurs dans l'église du Sacré-Cœur devant la statue de saint Antoine et la statue du Christ à la couronne d'épines et au flanc sanglant. Après la première attaque cérébrale, il avait repris l'habitude de sa femme de déposer des fleurs sur le seuil de la cure. Seulement il ne les apportait jamais lui-même. Il ne fallait quand même pas qu'ils en demandent trop, ces pères du Sacré-Cœur avec leurs drôles de citations bibliques.